Amir BIGLARI, dir., *Entretiens sémiotiques*

Limoges, Lambert-Lucas, coll. Sémiotique, 2014, 510 pages

Jacques-Philippe Saint-Gerand

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11355>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.11355

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2017

Pagination : 543-545

ISBN : 9782814303256

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Jacques-Philippe Saint-Gerand, « Amir BIGLARI, dir., *Entretiens sémiotiques* », *Questions de communication* [En ligne], 31 | 2017, mis en ligne le 01 septembre 2017, consulté le 26 octobre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11355> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.11355>

leurs résultats en favorisant leurs réceptions afin d'anticiper leurs éventuelles mises à mort. D'autre part, lorsqu'il cite Mozart, il fait référence à un échange avec un doyen au cours d'une communication publique. À partir de cas issus de sa carrière, il recommande aux lecteurs de mener un travail empirique en testant leurs résultats auprès de leurs pairs avant de les communiquer, tout en partageant des expériences au sein de cercles académiques et de préparer une série d'arguments face à ce qu'il désigne comme des critiques émanant de chercheurs corporatistes. Puis, à défaut de citer *Mozart, sociologie d'un génie* de Norbert Elias (trad. de l'allemand par J. Etoré et B. Lortholary, Paris, Éd. Le Seuil, 1991) ; il propose d'analyser la réputation comme une série d'interactions agissant sur un objet instable et une série d'appréciations en évolution. Ainsi le processus qui jalonne cet ouvrage méthodologique témoigne-t-il que les travaux de l'auteur s'inscrivent dans la continuité de ses recherches sur le terrain et de ses derniers écrits. L'analyse de cas particuliers est efficace d'autant que la dimension transnationale est ambitieuse et cohérente. Sans mystifier le chercheur de terrain, de l'approche réflexive de sa propre trajectoire à l'étude de cas particuliers, il nourrit un travail *in situ* de longue haleine et permet d'analyser davantage les recherches en lien avec le vivant, son écosystème et la société. Il délivre ainsi un testament précieux et une série de conseils bienveillants.

Mathieu Feryn

CNE, université d'Avignon et des pays de Vaucluse,

F-84000

mathieu.feryn@univ-avignon.fr

Amir BIGLARI, dir., *Entretiens sémiotiques*

Limoges, Lambert-Lucas, coll. Sémiotique, 2014, 510 pages

Comme par un hasard bienvenu, puisqu'on retrouve plus loin un état de l'art – note de lecture concernant *La Sémantique et ses interfaces* (Rabatel A., Ferrara-Léturgie A., Léturgie A., Limoges, Lambert-Lucas, 2015) –, voici, grâce à la judicieuse idée d'Amir Biglari, un ouvrage qui peut utilement assumer cette fonction. C'est le propre de tous les grands champs d'investigation scientifique que de soutenir leurs développements par des constats d'étape et, souvent, ceux-ci résultent de témoignages émanant directement des acteurs de la recherche. Une réflexion historique, philosophique, voire épistémologique, accompagne alors les avancées du savoir. Ce constat, vérifiable dans le domaine des sciences dites dures, est encore plus vrai dans celui plus labile et ductile des sciences humaines et sociales. C'est précisément tout l'intérêt du présent volume que de présenter les témoignages de vingt-deux sémioticiens retraçant leurs parcours

scientifiques et exprimant leurs conceptions de la discipline, de ses développements et de son avenir. Comme le précise Amir Biglari, ces entretiens oraux ou écrits ont été réalisés entre janvier 2011 et mars 2013, et s'il y a, comme on le verra, une ligne directrice fermement établie qui conduit l'ensemble de ces entretiens, il faut noter que chacun a été prévu et organisé en fonction des travaux et des centres d'intérêt de chaque chercheur. La sémiotique étant à la fois une discipline de surplomb et de carrefour, s'est rapidement posée la question des limites de son champ d'enquête et d'action. Amir Biglari a eu la bonne idée de restreindre son enquête à l'une des deux conceptions qu'il a identifiées de cette discipline : d'un côté, la conception anglo-saxonne issue du travail de Charles S. Peirce, et de l'autre côté, la conception francophone issue du travail de Ferdinand de Saussure et de ses « successeurs » (si ce terme est admissible en l'occurrence) comme Louis Hjelmslev ou Algirdas Julien Greimas. C'est évidemment cette dernière qui est retenue par Amir Biglari, ce qui, outre le format des entretiens, assure l'homogénéité du volume à travers la diversité des perspectives empruntées par chaque chercheur. Mais cette homogénéité ne dissimule pas le fait qu'au lieu de parler de la sémiotique, en général, il vaudrait mieux parler des sémiotiques (p. 8), même si cette diversité n'interdit pas la cohabitation, voire, ultérieurement et éventuellement sinon potentiellement, une forme de complémentarité. On comprend dès lors qu'à l'instar de ce qui a pu se faire, par exemple dans le champ voisin de la linguistique avec les travaux de Jean-Claude Chevalier, c'est tout un aspect de l'histoire sociale de la sémiotique qui se trouve ici exposé. Dans l'introduction de ce volume, Amir Biglari prend soin de synthétiser sous forme hexamétrique les divers sujets soumis à la réflexion des vingt-deux chercheurs enquêtés. L'histoire de la sémiotique constitue le premier, chacun évoquant cette histoire à travers ses liens personnels avec les grandes figures tutélaires que sont Algirdas Julien Greimas, Roland Barthes ou Umberto Eco, ou à travers son auto-évaluation. Cette section donne aussi à réfléchir au sujet des multiples centres de recherche nationaux et internationaux qui se sont créés autour de la discipline, de leurs convergences et de leurs divergences : l'Association internationale de sémiotique, l'Association américaine de sémiotique, le Cercle de sémiotique de Paris, l'École sémiotique de Paris, le Groupe de recherches sémio-linguistiques, le Groupe μ , le Centre de sémiotique et de linguistique de l'université d'Urbino, le CeReS de l'université de Limoges, etc. Un second domaine tient à la position qu'occupe la sémiotique en face d'autres secteurs de la recherche et d'autres disciplines.

Science qui se situe dans l'interaction et les apports mutuels, la sémiotique prend également de la hauteur par son épistémologie et ses méthodologies au regard de nombreux domaines de recherche : la linguistique bien sûr, sous des différents aspects (générale, cognitive, psycholinguistique, sociolinguistique, pragmatique, didactique des langues...), mais également les études littéraires (poétique, stylistique, littérature comparée), la logique, la philosophie du langage, la philosophie dans son extension la plus générale, la phénoménologie, la théologie, la psychanalyse, la psychiatrie, les sciences cognitives, la médecine, l'esthétique, l'herméneutique, l'anthropologie, l'ethnologie, la sociologie, le droit, l'architecture, l'urbanisme, mais aussi l'histoire, la géographie (géomatique), la cartographie, les mathématiques, la physique, l'informatique, le marketing et la publicité, etc. Nombreux sont les chercheurs interrogés qui se posent la question de savoir comment la sémiotique peut contribuer à l'interdisciplinarité au sein des sciences humaines, notamment. Le troisième centre d'intérêt partagé par les chercheurs interrogés, découlant en quelque sorte du précédent, est celui de la nature des objets d'étude de la sémiotique. Amir Biglari fait très justement remarquer que les collocations dans lesquelles entre le terme *Sémiotique* sont grammaticalement de deux sortes : soit de nature épithétique, *sémiotique littéraire*, *sémiotique visuelle*, soit de nature adnominal, *sémiotique des passions*, *sémiotique du son*... On peut déduire de cette remarque que la sémiotique est soit, premier cas, naturellement intégrée à son objet, soit, second cas, projetée sur lui comme principe d'étude. De là des différences sensibles dans l'examen des propriétés sémiotiques de ces objets. On ne pratique pas exactement la même sémiotique en étudiant des textes littéraires, d'une part, et les comportements consuméristes ou les pratiques marketing d'une marque, d'autre part, etc., même si ces objets ont un égal impact sur les sociétés contemporaines.

Un quatrième secteur bien mis en évidence par l'ensemble des chercheurs interrogés est précisément la diversité des paradigmes de recherche produite par la variété des objets susceptibles d'être étudiés. Le terme de *Sémiotique* se décline sous une série de prédicats dont chacun définit une manière spécifique d'envisager son objet, sans que cette manière interdise, par des cloisonnements trop stricts, les interactions avec d'autres modalités d'étude : sémiotique objectale, cognitive, tensive, existentielle, peircienne, sémiotique des instances, sémiologie des indices, sociosémiotique, ethnosémiotique, biosémiotique, etc. Si un paradigme est l'ensemble des croyances et des accords partagés par les scientifiques ou les philosophes, qui guident les

recherches, identifient les problèmes et indiquent ce qui est acceptable comme méthode et comme résultat, du fait même de la perméabilité des recherches sémiotiques, on peut se poser la question de savoir si la représentation kuhnienne des développements de la science est toujours entièrement plausible. Un cinquième point commun identifié dans ces réponses par Amir Biglari consiste dans une réflexion sur les fonctions de la sémiotique dans le monde d'aujourd'hui. Quelles sont sa finalité, sa portée heuristique, sa fonction sociale. La sémiotique permet-elle de penser le monde contemporain, peut-elle changer ou aider à faire changer l'humanité, permet-elle de mieux comprendre la complexité de la nature humaine, a-t-elle finalement une efficacité culturelle ? Par sa position et sa situation, la sémiotique se doit d'apporter des réponses, complètes ou incomplètes, satisfaisantes ou décevantes, à ces différentes questions, et chacun des enquêtés d'y aller de son expérience ou de son sentiment en ce domaine. Une sixième rubrique, plus hétérogène dans son contenu, mais quasi présente sous des formes variées dans chaque contribution, relève des aperçus que chacun peut donner sur la relation qu'il a perçue entre son expérience personnelle et la théorisation de la discipline, ou des réflexions qu'il peut développer au sujet des aspects universels et culturels de la sémiotique, sa position par rapport à la question du métalangage, des diverses formes de formalisation, de l'importance de l'énonciation, des liens du carré sémiotique avec le carré logique, etc.

En conclusion de sa brillante introduction, Amir Biglari dépasse la seule dimension de présentation d'un état de l'art de la sémiotique contemporaine. Observant les convergences qui se font jour dans ces vingt-deux entretiens, mais plus encore les divergences qui s'y affichent au sujet de la terminologie (sémiologie ou sémiotique), de l'origine du parcours génératif d'Algirdas Julien Greimas, de l'existence même d'une sémiotique générale, voire de la capacité de la sémiotique à être une science, il esquisse le futur d'une discipline dont l'essentielle raison d'être est de « faire naître de nouvelles interrogations, pour poser de nouvelles questions, et parfois pour proposer des réponses » (p. 12) qui, ajoutons-nous, aident la société à mieux connaître les mécanismes explicites ou implicites qui la régissent. C'est alors qu'il convient de prendre connaissance du sentiment que Michel Arrivé, par exemple, a du travail de Roland Barthes (pp. 15-16). Ou de l'acculturation linguistique, quelque peu forcée, de Denis Bertrand (pp. 34-35). Du parcours original d'Anne Beyaert-Geslin qui a fait de la sémiotique une rencontre imprévue, mais tellement féconde (p. 60). De la conception du texte par Jean-François Bordron comme point d'articulation

du passé et du futur dans un présent labile (p. 79). Du message que Per Aage Brandt lance aux générations futures de sémioticiens de ne jamais négliger « les études philosophiques » (p. 127). Des rapports de Jean-Claude Coquet avec Émile Benveniste (pp. 133-135). Des souvenirs d'Ivan Darrault-Harris concernant l'université de Poitiers, ferment de la naissance d'une sémiotique française, où il rata la rencontre avec Algirdas Julien Greimas, mais put bénéficier des enseignements de Jean-Claude Coquet en compagnie de François Rastier et d'Albert Prévost (pp. 182-183). Du très lucide jugement de Jacques Fontanille sur les rapports de sémiotique à la linguistique (p. 220).

On pourrait infiniment détailler tous ces aperçus qui, dans le cadre d'une sociologie de la science, permettent de mieux comprendre les enjeux qui ont été débattus et le sens des réponses qui ont été apportées aux questionnements que la discipline a progressivement soulevés. On sera en outre ému de retrouver parmi ces voix celle de Louis Panier (1945-2012), qui montre très bien la différence essentielle de la Bible, texte « débrayé » par rapport à une instance d'énonciation, et du Coran, texte directement transmis au Prophète par un Dieu assumant sa responsabilité d'énonciateur (p. 352). Il faudrait pouvoir encore citer Jean Petitot (pp. 355-366), François Rastier (pp. 368-377). On n'en finirait pas de relever dans ce fort volume toutes les remarques qui peuvent aider le public d'aujourd'hui, et notamment les jeunes sémioticiens à la tête de l'Association desquels se trouve d'ailleurs Amir Biglari, à mieux saisir la diversité et l'importance de ce champ de recherche qui s'est progressivement constitué comme discipline. Ce qui, de toute évidence, rend nécessaire et fondamentale la lecture de cet ouvrage, outre l'intérêt de chaque contribution, ce sont les annexes qui l'accompagnent. Une bibliographie générale très soigneusement et précisément rédigée des ouvrages ou références cités dans les entretiens (pp. 427-446). Puis, un précieux index des noms de personnes et de groupes (pp. 449-460). Un inattendu, mais très utile index des repères géographique, la sémiotique connaissant une extension internationale et impliquant la géographie parmi ses domaines d'investigation (pp. 461-465). Un utile index des centres, écoles et institutions qui inscrivent « Sémiotique » au frontispice de leur intitulé (pp. 467-469). Un nécessaire index des revues de sémiotique (pp. 471-472). Et enfin, point focal de la manière dont la discipline et le champ d'investigation ont été caractérisés par les témoins interrogés, un index scrupuleux des notions, thèmes et objets d'étude (pp. 473-509) envisagés dans ce volume.

Comme le souligne avec modestie Amir Biglari, dans une note en bas de page, ces instruments peuvent permettre de « trouver des liens significatifs entre les différents textes, et de saisir plus facilement le dialogue tissé entre eux » (p. 12). On imagine tout le travail qu'a représenté la constitution de cet appareil critique et l'on en mesure que mieux toute la reconnaissance que l'on doit à son auteur pour avoir osé et réussi à proposer ainsi un panorama si riche de la sémiotique au tournant du ^{xx}^e au ^{xxi}^e siècle ; un panorama destiné à faire date et à constituer comme le disent nos collègues anglais une pierre miliare (*milestone*) sur la voie du développement d'une science et d'une discipline qui n'ont pas fini de nous aider à remettre en question les fugaces et trop péremptoires certitudes dont le prêt à vivre, à consommer, à parler et à penser contemporain nous submerge tous les jours. Ouvrage profond, brillant et très éclairant des différents champs dans lesquels se déploient une science à l'œuvre, dont la lecture peut être jugée indispensable.

Jacques-Philippe Saint-Gerand
CeReS, université de Limoges, F-87000
jacques-philippe.saint-gerand@unilim.fr

Douglas A. BOYD, Mary A. LARSON, dirs, *Oral History and digital humanities. Voice, access and engagement*
Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2014, 210 pages

Douglas A. Boyd et Mary A. Larson se sont retrouvés lors du rendez-vous annuel de la *Society for American Archivists* et l'ouvrage résulte de plusieurs expériences et échanges autour de l'impact des humanités numériques (*digital humanities*) dans l'histoire orale. Cette médiation de la technologie dans la discipline est au cœur de ce travail qui change les méthodes de préservation aussi bien que de présentation. Cette évolution rapidement retracée dans l'introduction (pp. 1-16) montre les difficultés auxquelles l'histoire orale s'est vue confrontée pour préserver et rendre accessible un élément si éphémère que la voix et dont la préservation dans des formats fragiles se heurte aux problèmes de compatibilité et d'obsolescence. L'introduction propose un bon éclairage sur le contenu du travail. L'objectif est d'exposer le développement méthodologique et théorique de la pratique de l'histoire orale aux États-Unis des deux dernières décennies et dans quelle mesure il se relie aux humanités numériques.

L'ouvrage s'organise en trois parties, dont la première (pp. 19-96) s'intitule « Orality/Aurality » met l'accent sur la voix en tant que son émis par la bouche mais aussi comme son perçu par l'oreille et les défis que cela implique. Cette partie développe en quatre chapitres